

G. Dumézil. *Naissance d'archanges*

Jacques Duchesne-Guillemin

Citer ce document / Cite this document :

Duchesne-Guillemin Jacques. G. Dumézil. *Naissance d'archanges*. In: Revue de l'histoire des religions, tome 132, n°1-3, 1946. pp. 175-178;

https://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1946_num_132_1_5528

Fichier pdf généré le 10/04/2018

l'autre. On peut penser que l'occupation insolite des deux ascètes est de porter eux-mêmes le bois destiné à l'entretien du feu sacré. Dans la dernière anecdote du chapitre, Āturfarnbag et Āturbōžīt interrogent Vindāt : « Pourquoi, étant donné que, nous aussi, nous sommes les *mōbed mōbedān* de l'*apastāk* et du *zand*, toi, dans ta charge d'*ēhrpat*, te donne-t-on un nom plus élevé qu'à nous ? (*tō, cē rā pat ēhrpatīh nām vēš barend ku amāx ?*). » La réponse, d'ailleurs obscure, ne nous intéresse pas directement ici : Vindāt allègue que, tant qu'il existe une cause qui l'embrase de zèle pour la justice, il n'est jamais froid. Mais on perçoit ici la supériorité du *mōbed* sur l'*ēhrpat* et, ici comme plus haut, la survivance d'une fonction propre à l'*ēhrpat*, d'une charge qui pouvait se cumuler avec celle de *mōbed*.

Terminons par trois remarques de détail. L'expression *dar i Mihr* désignant le temple du feu n'est pas aussi récente que M. Wikander serait enclin à le penser : nous la trouvons dans une glose pehlevie du Petit Avesta, et précisément dans la traduction du *Nyāyišn* d'Anāhitā, 9 (éd. Dhabhar, 1927, p. 36), à propos des libations offertes à cette déesse.

M. Wikander n'abuse pas de l'argument *ex silentio* : je signale tout de même que le nom d'*Anāhīt* se trouve, au moins une fois, dans le *Dēnkart* (éd. Madan, 108, 16), sans préjudice de son nom plus courant d'Ardivisūr.

Enfin, une nouvelle mention du temple du feu d'Istaxr semble avoir échappé à l'attention de M. Wikander : c'est là que, pour y avoir attendu en vain le desservant, Abališ (ou Yahballah) renia le mazdéisme sous le règne du calife Ma'mūn. Il s'était rendu, nous dit le texte (éd. Chacha, p. 11), au Pyrée de l'Écriture (*ō ātaxsgās i <ni> pist*) ; ce dernier mot faisait difficulté : une très légère correction donne un sens acceptable et confirme que le Pyrée d'Istaxr conservait un exemplaire du texte saint.

P. DE MENASCE O. P.

G. DUMÉZIL, *Naissance d'archanges (Jupiter Mars Quirinus III)*. Paris, Gallimard, 1945 (Coll. « La Montagne Sainte-Geneviève », 4), in-12, 188 p.

Ce volume s'inscrit très clairement dans la suite d'ouvrages où M. Dumézil a entrepris, voici une douzaine d'années, l'exposé de découvertes successives, mais convergentes. Dans chaque nouveau livre, l'imprévu des applications vient accuser l'invariance et la solidité du principe.

Ce principe, dont l'auteur achève en ce moment de nous développer les conséquences, ne lui est point apparu dès le début de ses études. Il est le fruit, ou plutôt la récompense — à demi fortuite — d'une période « d'apprentissage » qui se laisse aisément distinguer dans la production scientifique de M. Dumézil. Quand il se donna pour tâche

de restaurer l'étude de la mythologie indo-européenne à la lumière des acquisitions de la sociologie et de l'ethnologie, M. Dumézil fit tout naturellement entrer en ligne de compte (et parfois en première ligne) la mythologie grecque, sans songer tout de suite à exclure de son champ d'investigation ce témoin le moins fidèle — parce que le plus contaminé et le plus génialement développé — des antiquités indo-européennes.

A partir de 1935, avec *Flamen-Brahman*, l'horizon se limite, comme y invitent de fameuses concordances de vocabulaire, aux communautés indo-iranienne et italo-celtique (accessoirement : germanique). *Ouranos-Varuṇa*, qui est de l'année précédente, forme à cet égard la transition, puisque les faits grecs y occupent encore une place centrale, mais y apparaissent sous leur vrai jour de « faits plus évolués ». En même temps se dessine le principe du *double aspect de la fonction de souveraineté* (aspect magique et aspect juridique), dans la société et dans la religion indo-européenne. Ce principe sera repris et approfondi dans *Mitra-Varuṇa*, publié en 1940.

Dans l'intervalle, un principe plus vaste est reconnu et formulé, dont le premier apparaît désormais comme une partie intégrante. C'est le principe de la *tripartition fonctionnelle de la société et de la religion indo-européennes*. *Mythes et Dieux des Germains*, écrits en 1936-1938, le font immédiatement pressentir, et il est énoncé pour la première fois *ex professo* dans un article de la *Revue d'Histoire des Religions* de 1938 : *La Préhistoire des Flamines majeurs*.

Dès ce moment, on peut tenir pour acquis que la mythologie indienne, la mythologie celtique, la théologie germanique, la théologie et la religion romaines gardent trace d'une division de la société indo-européenne suivant trois fonctions, dont la première se subdivise elle-même en deux aspects. L'auteur réussit en outre à démontrer, en une série d'opuscules, que l'histoire légendaire de la Rome royale s'explique elle aussi, et presque entièrement, par le même principe. Quant à la démonstration centrale, elle est donnée dans le groupe de volumes qui portent en titre ou en sous-titre la séquence significative de « *Jupiter Mars Quirinus* », et dont nous présentons le troisième.

M. Dumézil avait déjà touché plusieurs fois à l'Iran ancien, mais toujours latéralement. Il l'aborde maintenant de face.

Depuis dix ans, l'Iran ancien a eu la fortune — un peu inquiétante — d'être l'objet de trois ouvrages tout à fait révolutionnaires. Deux d'entre eux sont dus à des spécialistes : ce sont *Die Religionen des alten Iran* de H. S. Nyberg, dont le texte suédois est de 1937, et le *Zoroaster* de E. Herzfeld, paru à Princeton en 1947. Le troisième est le présent livre de G. Dumézil. Or — il appartient à un iraniste de le proclamer —, ce dernier dépasse de beaucoup les deux autres, non seulement en nouveauté mais en chances de durée.

L'amorce de la démonstration qui s'y développe était cachée en deux endroits de l'œuvre antérieure de M. Dumézil. Dans *Mitra-*

Varuṇa, il avait mentionné, après bien d'autres savants, l'équivalence Ahura-Varuṇa. Dans *Jupiter Mars Quirinus I*, il avait interprété pour la première fois de manière satisfaisante la fameuse liste de dieux ârya du xiv^e siècle, en y reconnaissant, énumérés dans l'ordre, les dieux relatifs à chacune des trois fonctions (dont la première est double) de la société. Maintenant, il reprend cette découverte et, la combinant avec l'idée d'une substitution de noms opérée sur le territoire iranien par le ou les réformateurs religieux, il se lance, armé comme personne encore ne l'avait été, à l'assaut de l'Avesta.

Il s'agit d'expliquer la série des six ou sept « Immortels Efficaces », espèces d'archanges qui, dans les gâthâs, entourent le dieu suprême Ahura Mazdâh. Il commence par démontrer qu'ils ne sont pas comparables aux Âdityas de l'Inde, fermant définitivement une voie dans laquelle tant d'iranistes et d'indianistes se sont égarés. C'est de la liste des dieux fonctionnels indo-iraniens qu'il faut partir, et l'on démontre point par point, sans violence, que Mitra et Varuṇa, dieux-souverains, sont devenus Vohu Manah et Asha Vahishta (le substitut de Varuṇa n'étant pas Ahura Mazdâh, qui est tout à fait hors de pair, mais Asha, comme invite à le penser l'étroite affinité entre le Ṛta et le Varuṇa védiques, et Vohu manah, d'autre part, traduisant excellemment la nuance « bon Dieu » inhérente à Mitra) ; qu'Indra le guerrier, le kshatriya-type, est devenu, dans la réforme, Khshathra Vairya ; que le couple guérisseur et fécondant (troisième fonction) Haurvatât-Amṛtât remplace les Nâsatya. (A la p. 168, remplacer les lignes 9 à 11 par les mots « chute régulière d'a- ».)

Il restait à expliquer Spantâ Armaiti et Spanta Mainyu, mais le dernier volume de M. Dumézil, *Tarpeia*, qui nous parvient à l'instant, arrondit sur ces points la démonstration : Armaiti est l'équivalent de l'Anâhitâ de l'Avesta récent et des derniers Achéménides et de la Sarasvatî indienne ; Spanta Mainyu, « l'Esprit efficace », adversaire d'Ahra Mainyu, « l'Esprit mauvais », est le substitut du « bon Vent », l'une des deux formes de Vâyu.

Le bénéfice de ces découvertes pour l'iraniste est incalculable. Et c'est trop peu dire. Car M. Dumézil s'est lui-même qualifié comme iraniste, dans ce volume, par la façon dont il a élucidé quelques « règles du genre » de la littérature gâthique et dont il a su, d'autre part, employer la méthode statistique pour arracher à cette ingrate matière des renseignements lumineux.

Au point de vue, plus général, qui est celui de l'historien des religions, on pourrait croire que ce nouveau volume ne fait que confirmer, à l'aide d'arguments nouveaux, un principe déjà reconnu. Mais il fait plus que le confirmer. Il l'assouplit et l'approfondit. La tripartition n'est pas du tout quelque chose d'homogène. Déjà, à l'intérieur de la première classe, il y a à la fois solidarité et opposition de deux aspects (l'un magique, l'autre juridique) ; M. Dumézil nuance ici l'opposition en une distinction surhumain-humain. Puis il découvre,

sur la base du texte même des gâthâs, un clivage entre les deux premières classes et la troisième, clivage auquel correspond exactement, dans l'Inde, la prééminence des brahmanes et des kshatriyas sur les vaïçyas. Il met encore en lumière, à propos de la troisième fonction, une tendance qu'ont les dieux de cette fonction à prendre la forme d'un couple ; il reconnaîtra là, dans *Tarpeia*, un cas particulier d'une tendance à la fragmentation, déjà indiquée dans *JMQI*, p. 147.

Enfin, nous connaissons peu de savants qui soient mieux conscients que M. Dumézil, dans le cours même de leurs recherches, des démarches de leur esprit et plus soucieux de méthode. S'il a réussi là où l'ancienne mythologie comparée avait bruyamment échoué, il le doit en partie à ce qu'il a su déterminer, entre les diverses traditions indo-européennes, les éléments *comparables* (et qui ne sont pas toujours *semblables*, au sens où, par exemple, la mythologie indienne est semblable à la mythologie grecque) ; et la diversité même des ensembles qu'il rapproche nous sert à caractériser des mentalités, des états de religion et de développement intellectuel : mythologie dans l'Inde, histoire et rituel à Rome, théologie ou angéologie dans l'Iran.

J. DUCHESNE-GUILLEMIN.

DEL COURT (MARIE), *Légendes et cultes de héros en Grèce* (Collection « Mythes et Religions »), 1942. Paris, Presses Universitaires de France, petit in-8°, XII + 160 p.

En 1942, Mme M. Delcourt préparait un livre sur Œdipe, ouvrage qui a paru en 1944, sous le titre *Œdipe ou la légende du conquérant*¹. S'étant trouvée amenée à considérer ainsi en particulier les légendes et les cultes des héros en Grèce, Mme M. Delcourt était bien disposée pour écrire ce petit traité doctrinal. Elle y apporte une documentation très étendue ; ses tendances de pensée, tournées déjà vers la sociologie, quand elle écrivait en 1938 sur les *Stérilités mystérieuses et les naissances maléfiques dans l'antiquité classique* ; son style enfin, alerte, évocateur, volontiers péremptoire. L'ouvrage, dédié à André Gide, malmène avec une équité malicieuse la plupart des nombreux prédécesseurs professionnels : ceux-ci, plus curieux, nous dit-on, des origines que des aspects de la religion héroïque (p. XII), et dont aucun n'aura mérité d'être suivi. — Mme M. Delcourt nous offre donc, à son gré, un livre tout neuf.

L'introduction et la bibliographie marquent à la fois ces points de vue : contre Usener et ses disciples, coupables d'avoir été trop attentifs à la transformation des divinités mineures, et d'avoir négligé une des deux voies que suivait l'imagination hellénique pour créer des figures humaines ; contre P. Foucart, L. R. Farnell, M. P. Nilsson, frappés d'une commune réprobation pour avoir fait plus ou moins retour à

1) Nous le recensons ici-même ; cf. p. 185.